

LE TROISIÈME MARI,

VAUDEVILLE EN UN ACTE, (IMITÉ DE LA CHANSON DE BÉRANGER.)

PAR

M. CLAIRVILLE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 9 Juillet 1845.

PERSONNAGES.

JEAN.....	M. FELIX.
LEANDRE.....	M. LÉDOVIC.
MADAME JEAN.....	Mme. ALBERT.
PÉTRONILLE, servante.....	Mlle. FIGEAC.

ACTEURS.

Le théâtre représente une salle de ferme ; à gauche, un four.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉTRONILLE, *entrant.*

Tiens, c'est drôle, je suis la première éveillée... je croyais que Jean serait plus matinal... est-ce qu'il serait allé rejoindre sa femme? Oh! non, madame l'avait bien défendu, et d'un ton, d'un air... Il est trois heures, M. Jean, vous coucherez au moulin, je le veux... Et malgré les prières, les supplications de son mari, elle s'est enfermée toute seule dans sa chambre. C'est singulier, elle qui n'a jamais de volontés, qui, du temps de ses deux premiers maris, était si craintive, si soumise, le ton qu'elle a pris hier... après ça, vous m'direz une noce qui s'termine à trois heures du matin, faut être juste.

AIR : du *Charlatanisme*.

Deux époux ont, sans contredit,
A s'raconter plus d'une histoire,
Et monsieur Jean, toute la nuit,
N'a fait que chanter, rire et boire.
Aussi, malgré son air calin,
Madame a bien fait d'l'éconduire,
Et d'envoyer seul au moulin ;
Car à trois heures du matin,
On n'a plus l'temps de se rien dire.

C'est égal, sa fermeté d'hier m'a surprise, car ce n'est pas parce que c'est ma maîtresse, mais M. Jean peut se flatter d'être tombé sur

une femme... Dieu! quelle femme! un mouton pour la douceur, et notre maître dont l'état est d'en vendre... des moutons... ça a dû le flatter, c't homme!.. Eh! mais je reste là à jacasser, et j'oublie les instructions qu'il m'a données hier soir, pendant que madame était à se barricader dans sa chambre. D'abord, placer la table à manger près du four : ça, c'est pas une mauvaise idée, les matinées sont encore fraîches... là, v'là que ça y est... ensuite, faire coucher Pataud dans la cour ; ça, c'est fait d'hier soir, et ça n'a pas été sans peine... il me montrait les dents, c't animal!.. mais monsieur prétend que ça avertit, que ça réveille quand quelqu'un vient... ça n'est pas encore une mauvaise idée ; enfin, et pour finir, faire disparaître ce grand miroir, ceci me semble moins ingénieux ; car, sans être coquette, une femme est bien aise de se dire un petit bonjour en se levant... Oh! avec une autre que madame Jean ça ne se passerait pas sans querelle ; mais notre maîtresse est si douce, si bonne, si peu contariante... ah! ça, mais personne ne se lève douc aujourd'hui.

SCÈNE II.

PÉTRONILLE, JEAN.

JEAN.

Pétronille!

PETRONILLE.

Ah! vous v'là, not' maître.

JEAN.

Catherine n'est pas encore levée?

PETRONILLE.

Non, monsieur.

JEAN.

Tant m'jeux, j'avais peur d'avoir trop dormi.

PETRONILLE.

Il paraît qu'on n'est pas mal au moulin.

JEAN.

Ne m'en parle pas... j'ai eu le canchemar toute la nuit... je me faisais un mauvais sang... c'est qu'on n'a jamais eu une idée pareille... au moment où, avec la permission de monsieur le maire... on n'a jamais eu une idée pareille.

PETRONILLE.

C'est votre faute aussi, vous étiez si gai, si joyeux, si farceur, pendant toute la noce... est-ce que vous croyez qu'on se marie pour s'amuser? non, monsieur, non, il faut être galant, attentif, empressé près de sa femme.

JEAN.

Mais c'était le bonheur qui me rendait fou; j'étais si heureux que j'en perdais la tête; et ce matin encore, malgré ses rigueurs, quand je pense qu'elle est là, qu'elle est ma femme, qu'elle m'appartient... ah! Pétronille, tu vois un marchand de moutons bien heureux.

PETRONILLE.

Qu'est-ce que je vous avais dit?

JEAN.

Une femme superbe, une meunière accomplie, et le plus joli petit moulin... non, je le sers, je ne pourrai plus vivre sans elle.

Air connu.

Je suis son époux, son amant,
Mon âme en est fière;
Car jadis plus d'un concurrent
Cherchait à lui plaire.
Mais grâce à cet hymen charmant,
Je puis crier tout haut maintenant :
À moi la meunière
Du moulin à vent.

Aussi, pour me réconcilier avec elle, et puis qu'elle repose encore, si je lui ménageais une surprise à son réveil... quelque oïse de galant, de tendre... un bouquet de roses ou des côtelettes de mouton.

PETRONILLE.

Ah! monsieur, des côtelettes!

JEAN.

Tu crois que ma femme préférera les roses... je ne dis pas... ça sent bon, mais ça ne se mange pas, tandis que les côtelettes...

PETRONILLE.

Du reste, tout ce que vous ferez sera bien fait, la bourgeoise n'a pas de volontés.

JEAN.

C'est ce que je me suis laissé dire.

PETRONILLE.

Et l'on voit à dit vrai... fallait la voir du temps de ses deux premiers...

JEAN.

Oh! Pétronille, ne me parle pas de mes deux prédécesseurs.

PETRONILLE.

C'étaient de bien vilains gens, allez.

JEAN.

Oui, je me suis laissé dire qu'ils étaient...

PETRONILLE.

Querelleurs, ivrognes, et d'une brutalité...

JEAN.

Comment, après deux épreuves semblables, a-t-elle osé penser à se remariage?

PETRONILLE.

Voilà ce qui m'étonne aussi, d'autant plus qu'après la mort de son second, je l'entendais qui se disait quand elle se croyait seule : Comment! il ne s'en présentera pas un troisième... un troisième que je puisse rendre... et elle s'arrêtait.

JEAN.

Pardine! avec son caractère, ça va tout seul, un troisième que je puisse rendre heureux!

PETRONILLE.

Un troisième que je puisse faire... et elle s'arrêtait...

JEAN.

Que je puisse faire... je ne devine pas...

PETRONILLE.

Si c'était que je puisse faire enrager not' maître...

JEAN.

J'ai bien trouvé un autre mot qui va... mais il ne m'irait pas, à moi... et puis, le passé me répond de l'avenir... quand une femme a été fidèle avec deux maris.

PETRONILLE.

Oh! pour le tromper, elle en avait trop peur... et il n'y a rien comme la poltronnerie pour rendre vertueuse... on a bien jase, dans le temps, d'un petit jeune homme dont le papa possédait un domaine dans ce village.

JEAN.

Un petit jeune homme?

PETRONILLE.

Oui, un petit freluquet, qui, après avoir mangé le château de son père, n'aurait pas été fâché de grignoter un peu le moulin de la bourgeoise, mais heureusement il est toujours arrivé trop tard.

JEAN.

Trop tard?

PETRONILLE.

Air : de Madame Favart.

Depuis cinq ans, qu'ils ont fait connaissance,
C'est de sa part, toujours le même amour;
Mais il voyage, et dame! en son absence
À la meunière on fait la cour.

Aux tendres soins des garçons du village
Elle se laisse apprivoiser,
Et c'est toujours quand elle est en ménage
Qu'on revient pour l'épouser.

JEAN.

Diable ! j'ai peur qu'après mon mariage,
On ait encor dessein de l'épouser.

PETRONILLE.

Ah ! bien sûr que, s'il avait su que madame
était veuve en secondes noces ..

JEAN.

Tu crois qu'il sersit accouru ?

PETRONILLE.

Je crois bien, ces lions de Paris, ça mange
tout, et de tout, même des monluis.

JEAN.

Ah ! mon Dieu ! j'y pense, cette lettre que
j'ai vu tomber hier de la poche de ma femme...

PETRONILLE.

Une lettre ?

JEAN.

Oui, une lettre qui sent bon... Je me suis dit
tout de suite, ça sent mauvais.

PETRONILLE.

Faut pas la lire, vot' maître.

JEAN.

Bah ! ma femme est si bonne... est-ce
qu'elle a rien de caché pour moi, elle me
l'aurait montrée.

PETRONILLE.

Vous l'aurait-elle montrée ?

JEAN.

Admettons qu'elle me l'aurait montrée...
(*Lisant.*) Madame veuve Thomassin ! tiens ! en
voilà un qui ne sait pas encore...

PETRONILLE.

Dame ! comme ce n'est que d'hier !

JEAN.

« Ma toute belle !.. »

PETRONILLE.

Il y a : ma toute belle.

JEAN.

« Ma toute belle ! »

PETRONILLE.

Faut pas lire, monsieur.

JEAN.

Au contraire, ça paraît fort instructif...
« Ma toute belle, j'apprends que le ciel vous
a débarrassée de votre second mari ; si deux
fois j'ai manqué le bonheur, ah ! du moins
qu'il ne m'échappe pas le troisième... faites
préparer les sctes, et qu'en arrivant à
« Fleury .. »

At : de Turenna.

Ciel ! qu'ai-je lu ?

PETRONILLE.

C'est charmant ! c'est superbe,
Et la Providence vous sert.
Il vient trop tard.

JEAN.

Comme dit le proverbe,
C'est aujourd'hui le Saint-Lambert,

Et près de la femme qu'il aime,
Qui quitte sa place, la perd.
Pour l'épouser, vous attendrez, mon cher,
Qu'elle en épouse un quatrième.

Et signé... signé... Léandre... Corblen ! moi,
bleu ! ventrebou !

PETRONILLE.

Ah ! monsieur, ne jurez pas comme ça, si
madame vous entendait.

JEAN.

Si tu crois que c'est agréable, c'est vrai...
on se réveille tout joyeux... on se frotte les
mains, on se frotte les yeux... on se monte la
tête, et puis, tout-à-coup, un pot de fleurs,
une taile, une cheminée...

PETRONILLE.

Mais non, monsieur, ce n'est pas une che-
minée.

JEAN.

C'est bien plus noir.

At : du Troisième au-dessus de l'entrasol.

Etre ainsi fait d'amitié,
Quelle faute j'ai commise !

PETRONILLE.

N'oubliez pas la surprise
Qu'vous d'vez faire à vot' moitié.

JEAN.

Une surprise ! ah ! c'est joli !
Je trouve ce mot à ma guise.
Sarpejeu ! c'est elle aujourd'hui
Qui m'en fait une de surprise

ENSEMBLE.

Etre ainsi fait d'amitié,
Puisqu'il faut que je le dise,
C'est une fière surprise
Que me fait là ma moitié.

PETRONILLE.

Certain à son amitié,
Et sur tout à sa franchise,
N'oubliez pas la surprise
Qu'vous d'vez faire à vot' moitié.

SCENE III.

PÉTRONILLE, puis LÉANDRE.

PETRONILLE.

Pauvre cher homme ! comme c'est dom-
mage.. un mari si bon, si complaisant.. mais
je suis bien tranquille, madame le calmera...
elle est si douce, si avenante, avec deux ca-
ractères comme les leurs, il a l'ont qu'une
chose à craindre, c'est de faire trop bon mén-
sage, tandis qu'une maîtresse femme qui vous
aurait déniché une pareille pâte, comme elle
vous aurait dressé ça, comme...

LÉANDRE.

Ouf ! je n'en puis plus !

PETRONILLE.

Que vois-je ? monsieur Léandre !

LÉANDRE.

Pas si haut, ne me nomme pas.

PÉTRONILLE.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que vous êtes poursuivi ?

LÉANDRE.

Depuis Paris, rien que ça, une véritable chasse à courre, dirigée par M. Lecerf, grand veneur du commerce, dûment patenté sous le n° 4243.

PÉTRONILLE.

Eh bien ! et la loi sur la chasse.

LÉANDRE.

Ce privilège de chasse de par la loi.

PÉTRONILLE.

Ah ! j'entends..

LÉANDRE.

Une folie que j'ai faite pour une petite fille des Délassements, qui ne rêvait qu'appartenir à la régence... que te dirai-je ? je me suis ruiné pour elle.

Air : *Du fleuve de la vie.*

Quel joli mobilier régence !
Lerégent n'eût pas mieux choisi :
Le lit, la table étaient régence,
La toilette l'était aussi.
Bref ! tout, ma chère, était régence.
Tout, excepté le tapisier,
Qu'hélas ! j'en ai pas pu payer.
Comme sous la régence.

On ! je n'en puis plus.

PÉTRONILLE.

En effet, votre figure...

LÉANDRE.

Je dois être pâle, n'est-ce pas ?

PÉTRONILLE.

Vous êtes jaune, d'un vilain jaune foncé tirant sur le vert.

LÉANDRE.

C'est une gastrite ; quand je cours, ça me fait un effet...

PÉTRONILLE.

Comment, monsieur, c'est un créancier qui vous amène...

LÉANDRE.

Un affreux industriel qui a eu l'indécence de faire protester mes billets... si ! quel ton ! quel genre ! comme c'est faubourg St-Antoine. Heureusement me voici arrivé à Fleury, dans le domaine de la jolie meunière ; elle est veuve, elle est riche, et cette fois j'espère bien...

PÉTRONILLE.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que vous ne savez pas ?..

LÉANDRE.

Serait-elle ruinée ?

PÉTRONILLE.

Non, au contraire ; mais vous disiez : elle est veuve...

LÉANDRE.

Eh bien ?

MADAME JEAN, *en dehors.*

Jean ! Pétronille !

LÉANDRE.

Dien ! qu'entends-je ?

PÉTRONILLE.

C'est elle !

LÉANDRE.

Ah ! le trouble !.. ma gastrite, l'émotion !..

PÉTRONILLE.

Est-ce que vous vous trouvez mal ?

LÉANDRE.

Moi, je me trouve bien, très bien.

MADAME JEAN, *en dehors.*

Pétronille ! monsieur Jean !

LÉANDRE.

Oh ! une idée, cache-moi quelque part.

PÉTRONILLE.

Que je vous cache ?

LÉANDRE.

Oui, pour lui causer une surprise agréable.

MADAME JEAN.

Eh bien ! personne. Me répondra-t-on ?..

LÉANDRE.

Ah ! ce cabinet !

PÉTRONILLE.

Il était temps, la voici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES MADAME JEAN.

MADAME JEAN.

Jean ! monsieur Jean ! Pétronille !... Ah ! c'est vous, mademoiselle !

PÉTRONILLE.

Oui, madame, et j'accourrais.

MADAME JEAN.

Vous accouriez ? plaisante manière d'accourir ; voilà deux heures que j'appelle.

PÉTRONILLE.

Mais, madame.

MADAME JEAN.

A l'avenir, je vous prie, un peu plus d'empressement.

PÉTRONILLE, *à part.*

Quelle humeur !

MADAME JEAN.

Ah ! c'est qu'à présent, il faudra marcher droit.

Air : *Ah ! ah ! qu'elle est bien.*

Malheureuse avec deux maris,
Au troisième, enfin, je commande.
Jean est grondeur ; mais je m'en ris,
Car je suis forte, je suis grande
S'il fait faire un peu de bruit
Lui mettant son bonnet de nuit :

Vii, vian, laissez-vous
Dirais je, et que je vous entende,
Vii, vian laissez-vous,
Je me venge de deux époux.

PETRONILLE.

Est-ce bien not' bourgeoise que j'entends !

MADAME JEAN.

Allez, petite sottie, mais allez donc !

PETRONILLE.

Petite sottie !.. elle m'appelle petite sottie !
Par exemple ! voilà la première fois... j'y vais,
madame, et moi qui ce matin encore vanta
sa douceur... Ah ! pauvre monsieur Jean !

SCÈNE V.

LÉANDRE ; MADAME JEAN.

MADAME JEAN.

Laisser cette farine dans cette chambre pour
qu'elle s'échauffe... Ah ! monsieur Jean...
mais où est-il ?.. encore au moulin, il me
boude peut-être, si je le savais...

LÉANDRE.

Elle n'a pas l'air très bien disposée... mais à
ma vue... prenons une physionomie bien sen-
timentale et préparons mon flacon... après
deux ans d'absence, qui sait ?.. la joie, l'émo-
tion !

MADAME JEAN.

J'ai beau regarder... personne... ah ! je
vais aller moi-même.

LÉANDRE.

Belle meunière !..

MADAME JEAN.

Léandre !

LÉANDRE.

Oui, Léandre, qui revient toujours le
même...

MADAME JEAN.

Ah ! ah ! ah ! ah !

LÉANDRE.

Eh quoi ! vous riez !..

MADAME JEAN.

De votre phrase... vous êtes parti du vil-
lage, bien frais, bien gras, bien joufflu ; je
vous revois maigre, pâle, abattu, et vous me
dites : Je reviens toujours le même... ah ! ah !
ah !

LÉANDRE.

Décidément, le flacon était du luxe.

MADAME JEAN.

Ce pauvre Léandre !..

LÉANDRE.

Pauvre ! oui, je l'étais ce matin encore ;
mais je vous vois, je vous retrouve, je vous
aime toujours ; dites un mot, et cette fois, je
vous épouse.

MADAME JEAN.

Et vous arrivez de Paris pour ça ?

LÉANDRE.

Oui, belle meunière, l'amour m'a conduit
ici

MADAME JEAN.

Ah ! ah ! ah !

LÉANDRE.

Eh quoi ! vous riez encore ?

MADAME JEAN.

Ah ! ah ! ah ! c'est pour en monrir !.. oh !
que ça fait donc mal !.. que ça fait donc
mal !

LÉANDRE.

Mais belle rieuse, ne saurai-je pas !

MADAME JEAN.

Ah ! ne me regardez pas, ou ça va recommen-
cer...

LÉANDRE.

Eh ! quoi ! lorsque je vous offre cette
main...

MADAME JEAN.

Un peu de patience donc ?

LÉANDRE.

Air : de tourterelle.

L'espoir m'est bien permis
Après ce temps d'épreuve ;
Enfin vous voilà veuve,
Veuve de deux maris,
A vous je puis prétendre.

MADAME JEAN.

Calmez ces doux transports.

LÉANDRE.

Puisque tous deux sont morts,
Que faut-il donc attendre ?

MADAME JEAN.

Qu'il prenne à monsieur Jean,
L'envie d'en faire autant.

LÉANDRE.

Hein ! Monsieur Jean ?.. qu'est-ce que
ça ?

MADAME JEAN.

Mon troisième.

LÉANDRE.

Votre troisième ! (A part.) Décidément,
cette femme est une charade ! Je connaissais
son premier, son second... mais son troi-
sième .. c'est fait pour moi.

MADAME JEAN.

C'est fait d'hier.

LÉANDRE.

C'est très mal fait. Vous étiez donc bien
pressée de vous marier... les deux premiers
vous ont donc rendue bien heureuse ?

MADAME JEAN.

Non, certes... et voilà peut-être le motif de
mon empressement... Le premier qui était
tambour de la commune, avait contracté une
habitude de battre, mais une habitude... et
quand il n'y avait rien à tambouriner dans
le village... il prétendait qu'il se gâtait la
main.

LÉANDRE.

Que dites-vous ?

MADAME JEAN.

Que par malheur pour moi, il est mort avec tout son talent.

LÉANDRE.

Pauvre victime!.. et le second?..

MADAME JEAN.

Le second était cantonnier en chef des chemins de fer... c'était encore pis! un homme qui par état avait toujours la main comme ça.

Air : de l'héritière.

En chemin d'fer quand on se fait conduire,
C'est un signal que l'on attend ;
Car ce signal alors veut dire
Que le convoi, point important,
Pourra passer sans accident.

Mais, quand un époux à sa femme
Fait ce geste-là sans bouger,
Cela veut dire que la dame
Ne passera pas sans danger.

LÉANDRE.

Et me préférer encore un de ces rustres, moi, qui vous aurais tant aimée, qui vous aurais rendue si heureuse.

MADAME JEAN.

Oh! soyez tranquille, mon nouveau mari paiera pour les deux autres... mais plus je vous regarde... c'est à ne pas vous reconnaître... quel changement!

LÉANDRE.

Vous me trouvez maigri?... ce sont les peines de cœur, et puis ma gastrite.

MADAME JEAN.

Vous qui aviez autrefois de si jolies couleurs...

LÉANDRE.

Des couleurs... mais ça ne se porte plus, c'est très mal porté.

MADAME JEAN.

Vous qui étiez si joufflu, si robuste.

LÉANDRE.

Robuste, je le suis toujours.

MADAME JEAN.

Vraiment?..

LÉANDRE.

Ça ne paraît pas, mais je suis tout nerfs.

MADAME JEAN.

Ah! bien! tant mieux! en l'absence de M. Jean, vous allez me rendre un service.

LÉANDRE.

Un service, parlez!.. quel service puis-je vous rendre en l'absence de M. Jean?

MADAME JEAN.

Vous allez rentrer ces sacs de farine.

LÉANDRE.

Hein?... plaît-il?

MADAME JEAN.

Vous refusez?..

LÉANDRE.

Au contraire, très volontiers... Oh! que c'est lourd!... que c'est donc lourd!... décidément c'est trop lourd!

MADAME JEAN.

Air : Et non, non, non, vous n'êtes point Lisette

Vous qu'on vit dans un temps
À la force prétendre,
Pour soulever deux cents.
Il faut vous y reprendre.
Et! non, non, non
Vous n'êtes plus Léandre,

Et! non, non, non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Vous étiez jeune et fier,
Élegant, doux et tendre,
Maintenant vous svez l'air
D'un vieux père Cassandre,
Et, non, non, non, etc.

LÉANDRE.

Belle manière, vous me jugez mal, c'est la fatigue, l'inquiétude.

MADAME JEAN.

L'inquiétude?

LÉANDRE.

Oui, apprenez que je suis traqué, pour suivi, cerçé dans ce village, et que si je ne trouve aujourd'hui cinq cents francs pour désarmer on farouche garde du commerce, c'en est fait de ma liberté.

MADAME JEAN.

Cinq cents francs... ah! mon Dieu! que ne le disiez-vous?

LÉANDRE.

Comment, vous seriez assez bonne...

MADAME JEAN.

Allez, allez vite!

LÉANDRE.

Oh! généreuse manière!

MADAME JEAN.

Mais allez donc.

LÉANDRE.

Au moins pourrai-je veur vous faire mes adieux...

MADAME JEAN.

Mais je ne vois pas ce qui vous en empêcherait.

LÉANDRE.

M. Jean n'est donc pas jaloux?

MADAME JEAN.

Je voudrais bien voir qu'il le fût.

LÉANDRE.

Ah! bonheur!

Air : le même.

C'est l'homme à qui je dois
Vite, je vais me rendre :
Ici, comme autrefois,
Daignerez-vous m'attendre?
Oh! non, non, non,
N'oubliez pas Léandre,

Oh! non, non, non, non, non
N'oubliez pas ce nom.

SCÈNE VI.

MADAME JEAN, puis PETRONILLE et JEAN.

MADAME JEAN.

C'est égal, il est toujours gentil; mais moi, comment m'aura-t-il trouvé?... je suis sûre que je suis à faire peur... eh bien ! mon miroir ? qu'est devenu mon miroir ?

PETRONILLE.

Madame, v'là Monsieur.

MADAME JEAN.

Ah ! enfin !

JEAN.

Pétronille m'a dit que tu avais demandé après moi... eh ! mon Dieu ! je n'étais pas perdu... j'étais chez le boucher... Madame Jean, daignez accepter...

MADAME JEAN.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

JEAN.

Des côtelettes... un gage d'amour.

MADAME JEAN.

Fi, l'horreur !

JEAN.

Mais c'est tout filet... elle ne se doute pas que c'est tout filet.

MADAME JEAN.

Oh ! quelle patience !.. Mademoiselle Pétronille, me direz-vous ce qu'est devenu mon miroir ?

PETRONILLE.

Madame, c'est Monsieur.

MADAME JEAN.

Comment, c'est Monsieur ?

PETRONILLE.

Monsieur qui m'a dit...

MADAME JEAN.

Qui vous a dit ?..

JEAN.

Voyons, Catherine, voyons : je concevais l'utilité d'un miroir avant notre mariage, pour te dire que tu étais bien gentille, fort agréable ; mais maintenant que je suis là... il y aurait double emploi.

MADAME JEAN.

Laissez donc !.. et quand vous n'y serez pas... Pétronille, mon miroir ?

PETRONILLE.

Faut-il, Monsieur ?

MADAME JEAN.

Faut-il, Monsieur !... qu'est-ce que j'entends là ?.. Obéissez, ou je vous chasse.

JEAN à part.

Diab ! pour un agneau... est-ce qu'elle se serait aperçue que j'ai trouvé sa lettre.

MADAME JEAN.

C'est comme cette table, pourquoi l'a-t-on placée près du four ?

JEAN.

Ah ! je vas te dire, j'aime à avoir chaud en dinant.

MADAME JEAN.

Et moi, j'aime à avoir frais... Pétronille, éloignez cette table...

JEAN, à part.

Mais elle a des idées fort arrêtées, ma femme.

MADAME JEAN.

Eh ! mais où donc est Pataud, ce bon serviteur qui est toujours le premier à me rendre ses devoirs ?..

PETRONILLE.

Je l'ai fait coucher dehors... c'est encore une idée de Monsieur.

MADAME JEAN.

Un pauvre animal qui est si vieux, si souffrant... Ah ! ça, monsieur Jean, aurez-vous bientôt fini d'avoir des idées ?

JEAN.

Mais, ma femme, un chien de garde.

MADAME JEAN.

Avisiez-vous de ça encore, et je vous envoie lui tenir compagnie.

JEAN.

Moi ! (bas) Mais qu'est-ce que tu me disais donc ce matin, qu'elle était si bonne, si douce...

PETRONILLE.

C'est-à-dire que j'en reste là...

MADAME JEAN.

Allons, qu'est-ce qu'il y a ? quand vous resterez à me regarder avec des yeux effarés... est-ce que vous n'avez rien de mieux à faire ?

JEAN.

Si fait !... un billet qu'il faut que j'aie acquitté... j'avais oublié que Jean-Pierre attendait... Eh bien ! où diable est-il fourré ?

MADAME JEAN.

Quoi donc ?

JEAN.

Un billet de cinq cents francs que je suis bien sûr d'avoir mis là...

MADAME JEAN, à part.

Aie ! aie ! aie !

JEAN.

Rien ici, rien là, rien partout... dis donc, femme...

MADAME JEAN.

Qu'est-ce que c'est ?

JEAN.

C'est que j'ai bien cherché... tu as bien cet argent que j'avais serré dans le secrétaire pour payer les moutons.

MADAME JEAN.

Oui, après ?..

JEAN.

C'est singulier, je ne le trouve plus...

MADAME JEAN.

La belle malice, j'en ai disposé.

JEAN.

Vous avez disposé de cet argent... de l'argent des moutons.

MADAME JEAN.

Mais oui !

JEAN.

Sans me prévenir.

MADAME JEAN.

Mais oui !..

JEAN.

C'est une horreur, vous me ferez faire faillite, et je ne souffrirai pas...

MADAME JEAN.

Oh ! que si...

JEAN.

Madame, désormais je garderai la caisse.

MADAME JEAN.

Oh ! que non !..

JEAN.

Et qui m'en empêchera ?

MADAME JEAN.

Moi !

Air : Ah ! ah ! qu'elle est bien.

Peut-on se lamenter autant :
Cinq cents francs voyez quelle somme
Pour tenir désormais, l'argent
Vous me semblez trop économe.
Aussi c'est d'aujourd'hui règle,
Moi du trésor, je prends la clé.
Vli, vlian, taisez-vous,
Plus d'argent pour vous, petit homme ;
Vli, vlian, taisez-vous,
Je me venge de deux époux.

SCENE VII.

PETRONILLE, JEAN.

JEAN.

Ah ! mais ! ah ! mais ! qu'est-ce que c'est que ce grinc-là ! elle me prend la caisse et elle me donne des soufflets...

PETRONILLE.

Ce pauvre bourgeois !

JEAN.

Dis-moi, Pétronille, est-ce que du temps de ses deux premiers, ma femme était sujette aux soufflets ?..

PETRONILLE.

Elle en recevait alors...

JEAN.

Et elle en donne aujourd'hui ?.. ah ! mais je la trouve changée à mon désavantage.

PETRONILLE.

Ce que c'est que le mauvais exemple... comme ça se gagne...

JEAN.

Mais je n'y gague pas, moi, morbleu ! c'est pour ça que je suis marié... cristi ! pristi ! est-ce qu'elle s'imagine que je vais endosser l'arrière de mes prédécesseurs ?

PETRONILLE.

Un peu de sang-froid, monsieur,

JEAN.

Du sang-froid, quand c'est encore tout chaud ! mais c'est-à-dire que je bous, je bous, Pétronille, je bous.

PETRONILLE.

Calmiez-vous, monsieur ; madame paiera peut-être bien cher ce moment de vivacité.

JEAN.

Oh ! certes, elle paiera... quand je dis qu'elle paiera, c'est moi qui dois payer et qui n'ai plus d'argent ; que faire ?.. il faut que j'en emprunte... mais où ?.. et quand je pense qu'on me disait : Monsieur Jean, en épousant Catherine la meunière, vous épousez un de vos moutons... Il est gentil, le mouton !..

Air : Du serment.

Explorons tout le voisinage
Pour me procurer cet argent,
Car ma signature m'engage
A faire honneur à ce paiement.

PETRONILLE.

Explorons tout le voisinage
Pour vous procurer cet argent,
Car l'honneur ici vous engage
A faire honneur à ce paiement.

ENSEMBLE.

JEAN.

Explorons tout le voisinage, etc.

SCENE VIII.

PETRONILLE, puis LÉANDRE.

PETRONILLE, seule.

Non, décidément, il faut qu'on m'ait changé ma bourgeoisie... Petite sottise !.. obéissez où je vous classe... vli ! vlian !.. taisez-vous... non, non ce n'est pas madame Catherine d'autrefois, où si c'est elle, il faut qu'on lui ait jeté quelque sort.

LÉANDRE, en dehors.

Enfant chéri des dames,
Je suis...

PETRONILLE.

Eucore M. Léandre !

LÉANDRE, entrant.

Fort bien avec les femmes
Mal avec les...

Ah ! je respire, je suis libre !.. M. Lecerf est payé, et je l'ai vu lui et ses acolytes remonter en coucou... c'est pittoresque, un garde du commerce en coucou... surtout lorsqu'il s'en va...

PETRONILLE.

Tiens, c'est singulier, je n'ai pas entendu

a boyer Pataud, vous n'êtes donc pas passé par la cour?

LÉANDRE.

Si fait!

PETRONILLE.

Et vous n'avez pas vu de chieio?

LÉANDRE.

Pas la queue d'un...

PETRONILLE, à part.

Plus de doute, madame aura détaché Pataud... Ah! pauvre M. Jean! pauvre M. Jeao!

LÉANDRE.

Petite, va prévenir ta maîtresse que je l'attends ici...

PETRONILLE.

Oh! maintenant que Madame est remariée, elle ne viendra pas...

LÉANDRE.

Va toujours

PETRONILLE.

Ça suffit... (*En sortant.*) Voilà n n va toujours qui me ferait frémir si j'étais à la place de not' maître.

SCENE IX.

LÉANDRE, seul.

Bravo!.. la belle Catherine va venir!.. Cette fois il ne sera pas dit que j'aurai fait le voyage pour rien... sans doute, du temps des deux premiers, j'aurais pu si j'avais voulu m'en donner la peine... mais deux brutes d'une force berculienne, deux alcides qui m'eussent broyé au moindre soupçon... Tandis que sur le troisième, j'ai pris des informations... il n'est pas fort... et puis M. Jeao est marchand de moutons, il doit être pacifique comme ses pensionnaires. Allons, voilà qui est décidé, je me lance dans l'Idylle, dans le Wateau, dans le Boncher... Rien à dire... c'est de mode... et puis, tout en soignant la meunière, je soignerai ma gastrite...

MADAME JEAN, en dehors.

Tu entends, Pétronille, je n'y sois pour personne... je ne veux pas être dérangée.

SCENE X.

LÉANDRE, MADAME JEAN.

LÉANDRE.

Ah! que c'est bien à vous d'être venue.

MADAME JEAN.

Pas trop, mais j'étais si inquiète, si tourmentée... Eh bien, mauvais sujet, cette vilaine affaire?..

LÉANDRE.

Complètement terminée, grâce à vous... aussi j'accours plein de reconnaissance...

MADAME JEAN.

Finissez-donc... vous êtes trop reconnaissant.

LÉANDRE.

Ah! jolie mennière, quoique toujours chaste, vertueuse, inhumaine, vous n'avez pas toujours été aussi cruelle.

MADAME JEAN.

Vous croyez je ne me rappelle pas.

LÉANDRE.

Et moi ces souvenirs ne s'effaceront jamais de ma mémoire.

MADAME JEAN, à part.

Voyons s'il a de la mémoire... (*haut.*) Des souvenirs, dites-vous?..

LÉANDRE.

Comment vous ne vous rappelez plus ces charmantes matinées, où à peine émancipé du collège, je venais preondre du lait au moulin... à cette époque, il y a cinq ans, vous n'étiez par encore mariée; et en cinq années trois maris!

MADAME JEAN.

Ah! oui, je me souviens alors, tous deux bien innocemment sous le petit berceau de clématides.

LÉANDRE.

Où personne ne pouvait nous apercevoir, pas même le soleil. L'avez-vous encore ce berceau?

MADAME JEAN.

Mon premier mari l'a fait abattre.

LÉANDRE.

Tant pis!.. c'était un berceau à conserver... mais ces maris ça ne respecte rien...

Air : du Piège.

Quoi du bonheur de mes plus heureux jours
Il osa donc vous faire un crime ?
Quoi, ce bosquet de nos chastes amours
Est, de l'hymen, tombé victime,

MADAME JEAN.

C'est qu'à la longue, on ne s'y voyait plus,
Et mon premier redouta son feuillage,
Car, plus les bosquets sont touffus,
Et plus les maris ont d'ombrage.

Esoie, et bien à tort, ce bosquet parlait à mon mari d'une foule de choses...

LÉANDRE.

Bavard de bosquet, va... Hélas! pourquoi faut-il que je me sois éloigné du village... je me souviendrai toujours de cette époque fatale... J'apprends à Paris, que vous allez vous marier, j'abandonne tout, affaires, plaisirs; je prends la diligence et j'arrive juste le lendemain de votre nocce... mais aussi, et tout en respectant le nouveau lien qui vous engageait, comme vous avez été bonne, compatissante...

Vous rappelez-vous quand vous m'avez reconduit par le petit bois ?

MADAME JEAN.

J'ai été trop bonne... cent fois trop bonne... mais vous aviez tant de chagrins...

LÉANDRE.

Existe-t-il toujours le petit bois ?

MADAME JEAN.

Hélas ! non, mon second mari l'a mis en coupe réglée.

LÉANDRE.

Ah ! ça, mais tous ces gens-là avaient donc l'horreur des bois... Et la petite grotte dans le fond de laquelle on lisait sur une pierre : Léandre et Catherine ; qu'en a-t-on fait ?

MADAME JEAN.

Une niche à lapin.

LÉANDRE.

Ah ! c'est le coup de grâce.

Air : de *Calpigi*.

Je m'étais dit que, d'âge en âge,
Tous les amoureux au village,
Verraient nos noms entrelacés,
Dans la grotte : ils étaient traces
Pour ne jamais être effacés.
Maintenant ceux qui vont s'y rendre,
Prendront Catherine et Léandre
Non pour deux amants languoureux,
Mais, pour deux lapins amoureux.

MADAME JEAN.

Allons, Léandre, je suis heureuse, bien heureuse de vous avoir reçu, mais mon mari pourrait rentrer... et quoique je n'en aie pas peur...

LÉANDRE.

Eh quoi ! vous me renvoyez sans une indemnité de route, sans un baiser !

MADAME JEAN.

Oh ! maintenant, cela ne se peut plus...

LÉANDRE.

Catherine, songez au berceau, songez au petit bois, songez...

MADAME JEAN.

Je songe à mon mari.

LÉANDRE.

Air : de *Léocadie*.

Eh quoi !
C'est moi
Que l'on sacrifie ;
C'est moi qu'ici
Vous traitez ainsi !
MADAME JEAN.
Partez,
Sortez,
Adieu pour la vie,
Songez qu'ici,
J'attends mon mari.
LÉANDRE.
S'il vient, je l'assomme,
Foi de gentilhomme,
Je le brise comme

Je brise cet œuf.

(Il brise un œuf.)

MADAME JEAN.

Mais Jean est lui-même
D'une force extrême,
D'un coup de poing même
Il assomme un bœuf.

LÉANDRE.

Un bœuf ?

MADAME JEAN.

Un bœuf !

LÉANDRE.

Eh ! mais que m'importe

Ah ! l'on verra

Qui l'emportera.

(On frappe à la porte.)

MADAME JEAN.

C'est loi !

LÉANDRE.

Lui, qui ?

JEAN, en dehors.

Ouvrez-moi la porte.

MADAME JEAN.

Ouvrons, hélas !

LÉANDRE.

Pour Dieu, n'ouvrez pas !

MADAME JEAN.

Quoi ! votre courage

Déjà démenage ;

Sur votre visage,

Grand dieu ! quel effroi !

LÉANDRE.

Oui, le bœuf m'arrête,

S'il assomme cette

Forle et grosse bête,

C'en est fait de moi.

JEAN.

Ouvrez, ouvrez,

C'est moi, c'est le meuble,

Ouvrez, ouvrez !

Ou vous le paieriez.

MADAME JEAN.

Fuyez !

LÉANDRE.

Par où !

Ah ! cette fenêtre.

LE CHIEN, au dehors.

Hou ! hou !

Hou ! hou !

LÉANDRE.

Quoi ! cerné partout,

J'en perdrai la tête.

Pas une retraite,

Pas une chérette.

Non, j'ai beau chercher.

MADAME JEAN.

Je suis plus que morte.

JEAN.

Ah ! si je m'emporte,

Je brise la porte.

LÉANDRE.

Chef ! ou me cachez ?

MADAME JEAN.

Ah non,

Ouvrons.

LÉANDRE.

A qu'osez-vous dire ?

MADAME JEAN.

Tâchez de fuir.

Moi, je vais ouvrir.

LEANDRE.
Ouvrir déjà !
Ah ! le ciel m'inspire !
(Entrant dans la four.)
Certes il n'ira
Pas me chercher là.

SCÈNE IX.

JEAN, MADAME JEAN, LEANDRE, dans le four.

JEAN, tenant un marteau à la main.
Où est-il ? où est-il ?... il faut que je le tue !..
MADAME JEAN.
Ah ! mon Dieu ! que de bruit pour... eh bien, où est-il donc passé ?
JEAN.
Je veux l'assommer, je veux le pulvériser.
MADAME JEAN, à part.
Sans doute par cette fenêtre... maintenant à nous deux.

JEAN.
Je veux l'aplatir ; je veux lui casser la tête.

MADAME JEAN.
Vous allez me casser du sucre.
JEAN.
Mais Madame, ce marteau n'était pas pour...

MADAME JEAN.
Vous allez me casser du sucre.
JEAN.

Certainement, Madame, le sucre est une bonne chose... et je ne refuse pas... ce n'est pas vous d'ailleurs... c'est lui que je... allons, bon, voilà que je me cogne sur les doigts... mais toujours est-il que pour ne pas voir clair dans vos allures, il faudrait être...

MADAME JEAN, indiquant à son mari qu'il casse les morceaux trop gros.

Plus fin !.. plus fin que ça donc !

JEAN.
Ah ! il me prend des rages ?..

MADAME JEAN.
Prenez garde, Monsieur, vous allez faire des miettes.

JEAN.
Madame... tout-à-l'heure vous n'étiez pas seule...

MADAME JEAN.
Cassez toujours !

JEAN.
Madame, pourquoi cette porte était-elle fermée ?

MADAME JEAN.
Faites donc attention, vous allez enfoncer la table.

JEAN.
Ah ! je ne sais ce qui me tient de vous jeter ce pain à la tête.

MADAME JEAN.
Ce n'est pas pour cela que je vous ai mis le pain à la main.

JEAN.
Madame, je ne suis plus un homme.

MADAME JEAN.
Donnez-moi ce marteau... je finirai !

JEAN.
Crist ! pristi ! nom d'un petit bonhomme !

MADAME JEAN.
Qu'est-ce que c'est que ce genre-là ? vous croyez-vous ici dans une écurie, au milieu d'un troupeau de bêtes à cornes.

JEAN.
Je ne sais pas l'écurie... mais les cornes, je les sens, je les flaire.

MADAME JEAN.
Alors, brûlez du sucre.

JEAN.
Ah !

Air de Jeanne l'audoise.

Mon petit mari,
Mon mari chéri,
Tous les deux ici
Communions sans cesse.
Vous êtes maître, et moi je suis maîtresse.
Du chef de la communauté
Grande, est la puissance ;
Quand vous ferez ma volonté,
Comptez sur mon obéissance.
Mon petit mari,
Mon mari, etc.

(Sur la reprise elle le pince en le faisant tourner sur lui-même.)

N'allez pas d'un mari grondeur
Exercer l'empire,
Malgré ma bonté, ma douceur,
Vous me forcerez à vous dire :
Mon petit mari.

(Même jeu, elle sort.)

SCÈNE XII.

LEANDRE, dans le four, JEAN.

JEAN.
Comment, elle me frappe, et elle a le front de me demander si je crois qu'on m'attrappe. Mais je le sens bien, je ne le sens que trop... et puis, me faire casser du sucre, quand j'aurais eu tant d'envie de casser autre chose. Ah ! dans la fureur qui m'exaspère... mais où est-il !.. où est-il cet affreux séducteur ?.. qui jabottait avec ma femme.

LEANDRE.
Je n'entends plus rien... si j'essayais.

JEAN.
Ciel ! un chapeau !

LEANDRE.
Le mari !

JEAN.

Ah ! je vais donc enfin savoir !.. (*Lisant.*)
« Gibus, sans doute Léandre Gibus... Gibus,
« fabricant de chapeaux mécaniques... » ma
femme était coiffé d'un chapelier... et méca-
nique encore... horreur ! infamie !.. un homme
qui me donne un chapeau ! (*Relisant.*) Très
commode pour le voyage... et qui me trompe.
(*Lisant.*) Avec brevet d'invention.

PÉTRONILLE, en dehors.

Ça suffit, je vais lui porter ces deux bon-
nettes.

JEAN.

Ah ! je le sens, je vais devenir enragé, je
suis altéré de vengeance !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PÉTRONILLE.

JEAN, à Pétronille.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

PÉTRONILLE.

Deux bouteilles d'excellent Malaga, que ma-
dame m'a chargée de porter à l'adjoint qui vous
a mariés.

JEAN.

Du Malaga à ce siècle ?.. Jamais.

PÉTRONILLE.

Ah ! Monsieur... l'artisan de votre bonheur !

JEAN.

Donne-moi un verre, que je m'en console
de mon bonheur !

PÉTRONILLE.

Mais Monsieur, je ne sais si je ne dois..

JEAN.

Veux-tu bien verser tout de suite, tu n'es
pas ma femme, toi..

LÉANDRE.

J'étonne... il faut que l'on ait eût hier soir.

JEAN.

Hé ! la jolie petite menotte !..

LÉANDRE.

Qu'est-ce que je vois-là ?

JEAN.

A ta santé, Pétronille.

PÉTRONILLE.

Merci, not' maître.

JEAN.

Au trépas de l'infâme Léandre !

PÉTRONILLE.

Eh quoi ! vous savez donc ?

JEAN.

Je sais tout !

LÉANDRE, buvant.

Il est très bon le malaga !

JEAN.

Tiens, je voudrais que ce fût de l'arsenic
pour le lui faire avaler... Eh bien !

PÉTRONILLE.

Quoi ?

JEAN.

Plus rien dans mon verre.

PÉTRONILLE.

Aussi, vous le placez près du foyer, ça
pompe, la chaleur.

JEAN.

Ah ! tu crois !

LÉANDRE, embrassant Pétronille.

Ah ! les jolies épaules !

PÉTRONILLE.

Dites donc, monsieur, pourquoi donc que
vous m'embrassez ?

JEAN.

Moi, je t'ai embrassée !

PÉTRONILLE.

Pardine, j'ai bien senti quelque chose de
chaud sur mon cou...

JEAN.

C'est la chaleur du four !.. ah ! Pétronille,
si tu savais..

PÉTRONILLE.

Quoi donc ?

JEAN.

Je ne sais pas si c'est le malaga ou si ce sont
tes yeux, ou si c'est le gibus ; mais il me prend
comme des frénésies.

PÉTRONILLE.

Quelles frénésies, Monsieur ?

JEAN.

Celle de t'embrasser, c'est comme une rage,
quoi !

PÉTRONILLE.

Vous êtes enragé, monsieur ?

JEAN.

Air : Du Tourbillon de Musard.

Non, mais le vin

M'a rendu mon entrain ;

Maintenant, je brave le chagrin,

Et puis qu'on dédaigne mon amour

A mon tour

Je te ferai la cour.

PÉTRONILLE.

O ciel ! que dites-vous !

JEAN.

Que tes yeux sont doux,

PÉTRONILLE.

Pensez à votre femme.

JEAN.

Je pense ses refais,

Je pense à Gibus,

Et le courroux m'enflamme.

Je ne dois plus songer

Qu'à me bien venger.

PÉTRONILLE.

C'est affreux, c'est indigne !

JEAN.

Ah ! tu m'embrasseras !

PÉTRONILLE.

Ne m'approchez pas !

Où je vous égale.

ENSEMBLE.

PÉTRONILLE.
Si c'est le vin
Qui vous a mis en train.
Voulez-vous me cuser du chagrin.
Songez donc que je dois en ce jour
A mon tour,
Repousser votre amour.
JEAN.
Puisque le vin
M'a rendu, etc.
(Il poursuit Pétronille.)

JEAN.
Je prétends être heureux.

PÉTRONILLE.
Je vous sauteux yeux.

JEAN.
Et destoc et de taille
Faut-il donc combattre !
C'est à la vertu,
Que je livre bataille

PÉTRONILLE.
A la garde ! au secours !

JEAN.
A moi les amours !
Pour toi, quand mon cœur brûle,
Brûle d'un feu nouveau,

PÉTRONILLE.
Ah ! pitié

JEAN.
Bravo !
L'ennemi capitule.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Jean poursuit Pétronille qui va se réfugier sur une chaise. Jean met le pied sur le premier échelon. Madame Jean paraît.)

SCENE XIV.

LES MÊMES, MADAME JEAN.

MADAME JEAN.
Est-il Dieu possible ?

JEAN.
Ma femme !
PÉTRONILLE.
La bourgeoise !

LÉANDRE.
Ah ! bon ! ah ! bien !

MADAME JEAN.
Eh bien ! quand vous resterez perchée sur cette chaise ?

PÉTRONILLE.
Je défendais ma vertu !

MADAME JEAN.
Et M. Jean était sur le premier bâton de la chaise... Fi ! fi ! vous devriez rougir, monsieur Jean.

JEAN.

Rougir... quand c'est moi, au contraire...
Madame, j'ai lu dans le fond de votre cœur et dans le fond de de ce chapeau...

MADAME JEAN.

Ah ! le vilain homme !

JEAN.

Epelez la coiffe de ce chapeau.

MADAME JEAN.

Il est gris !

JEAN.

Mais non, il est noir... et d'ailleurs, il n'est pas venu ici tout seul...

PÉTRONILLE.

Ecoutez donc, not' maître... si c'est un chapeau mécanique...

JEAN.

Va au diable !

MADAME JEAN.

Et vous, Pétronille, c'est ainsi que vous portez le malaga.

PÉTRONILLE.

Mais Madame, c'est M. Jean...

MADAME JEAN.

Maia Madame, c'est M. Jean... et le four que je vous avais dit de chauffer...

LÉANDRE, dans le four.

Qu'est-ce qu'elle parle de chauffer ?

JEAN.

Mais on a cuit hier.

MADAME JEAN.

Cuit hier, cuit hier... et les vendangeurs que nous attendons...

LÉANDRE.

Au nom du ciel ne cuisez pas !

MADAME JEAN.

Léandre !

JEAN.

Allons, Pétronille, le feu au fournil.. je vais nettoyer le four...

MADAME JEAN.

Non, plus tard.

JEAN.

Tout de suite, au contraire. — Ah ! les vendangeurs vont venir !

MADAME JEAN.

Non, ce n'est pas aujourd'hui. — Il est trop tard !

JEAN, retirant Léandre par les jambes.

Je tiens deux fumerons ! ah ! quels fumerons !

LÉANDRE.

A la garde ! au secours !

JEAN.

Gibus, je tiens le gibus.

ENSEMBLE.

Air :

Quel malin tour !
Mettre cuire un homme au four :
C'est en ce jour,
Faire chaudement l'amour.

Misérable chapelier, défends toi.

MADAME JEAN.

Je voudrais bien voir !

Airs Ah ! ah ! qu'elle est bête.

Monsieur, vous êtes encore gris,
Mais j'oublierais cette pécadille,
Si je ne vous avais surpris
En train d'embrasser Pétronille
Déjà sur le premier échelon,
Sans moi vous franchissiez l'second ;
Vii, vian laissez-vous
Outrager une jeune fille,
Vii, vian, laissez-vous,
Je me venge de deux époux !

JEAN.

Cristil cristil ! sapristil.. madame Jean !

MADAME JEAN.

Taisez-vous !

JEAN.

Je suis bon, moi ; je suis obéissant, moi ; je
reçois des soufflets sans vous en rendre, moi ;
voyons, Catherine, est-ce que vous vous ven-
geriez toujours ?

MADAME JEAN.

Toujours !

JEAN.

Eh bien, ça me va, et vous allez m'écou-
ter...

MADAME JEAN.

Je n'ai pas le temps

JEAN.

Oh ! que si, Catherine que vous en avez le
temps.

MADAME JEAN.

Qu'est-ce à dire ? voulez-vous me lâcher,
monsieur ?

JEAN.

Quand vous aurez répondu à votre petit
mari, à ce pauvre Jean que vous traitez si
mal, et qui pourtant vous aimait si bien.

MADAME JEAN.

Eh bien, monsieur !

PETRONILLE.

Tiens, tiens, tiens !

LÉANDRE.

Mais !

JEAN.

Tiens, c'est vrai, je vous oubliais, vous. —
Maintenant faites-moi l'amitié de m'attendre ;
j'aurai tout à l'heure à causer avec vous.

LÉANDRE.

Monsieur, j'ai une affaire, je reviendrai.

JEAN.

Alors nous allons causer tout de suite.

LÉANDRE.

Non, monsieur, j'ai le temps d'attendre.

JEAN.

A la bonne heure !

MADAME JEAN.

Mais qu'est-ce donc ? que signifie ?..

JEAN.

Ah ! quant à vous, ma petite femme, c'est
au sujet des soufflets que j'ai reçus.

Air : Encore un quart'ron Claudine.

Ceux qu'votre main m'destine,
Ne s'ront jamais r'usés
Mais songez qu'sur ma mine,
Chaque soufflet qu'vous posez
Ça vaut deux baisers !
Catherine,
Ça vaut deux baisers !

(Il l'embrasse deux fois.)

MADAME JEAN.

Voulez-vous bien finir !

PETRONILLE.

Tiens ! mais ce n'est pas bête.

LÉANDRE.

Devant moi !

JEAN.

Tiens, j'oubliais..

LÉANDRE.

Monsieur, à quel jeu jouons-nous, s'il vous
plait ?

JEAN.

Au chevalier de la triste figure, et c'est vous
qui l'êtes.

Même air.

A l'amant le plus tendre
Je dois mon malheur, mais
D'chaqu' baiser qu'j'ai pu prendre
J'lui dois les intérêts
Ça vaut deux soufflets.
Léandre,
Ça vaut deux soufflets. (Il le soufflette.)

MADAME JEAN et PETRONILLE.

O ciel !

LÉANDRE.

Monsieur, c'est un duel à mort, laissez-moi
partir.

JEAN.

Non, pas encore, car nous ne sommes pas
quittes ; depuis ce matin que je reçois des souf-
flets, je suis sûr que je dois au moins une
vingtaine de baisers.

MADAME JEAN.

Une vingtaine ? par exemple !